

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

Année 1878

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-CINQUIÈME

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

68, RUE DE LYON

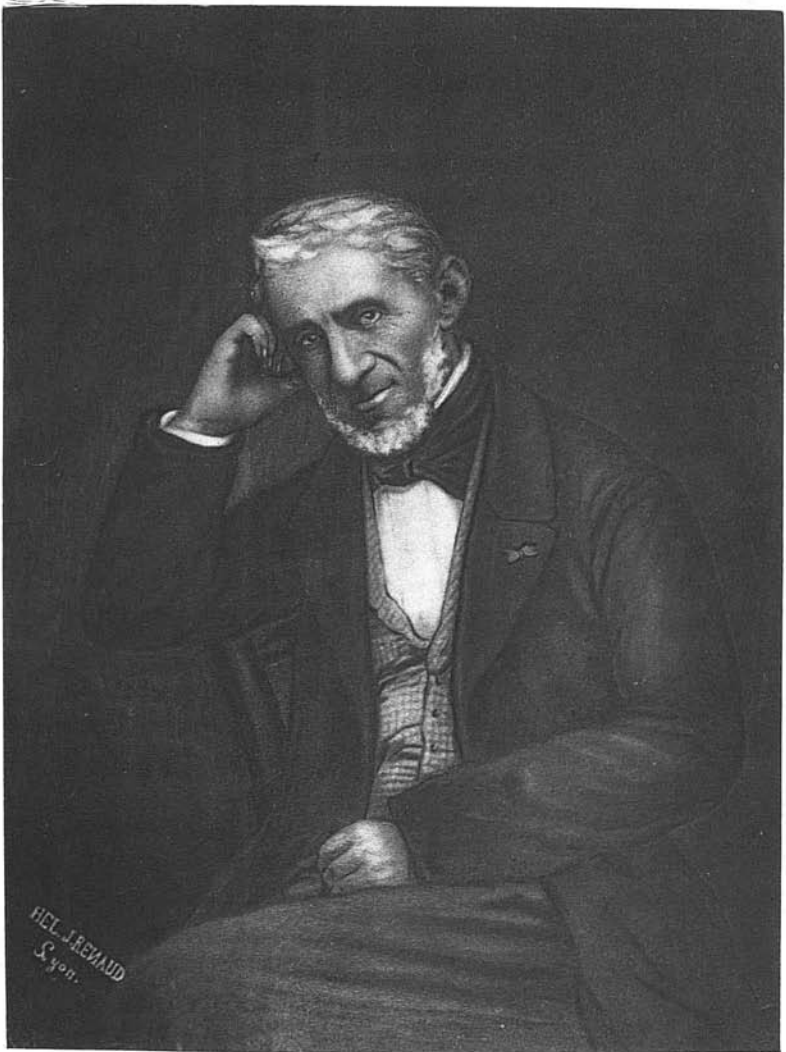
MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE

—
Octobre 1878.



PERRIS (ÉDOUARD)

Né à Pau le 18 Juin 1808

Chevalier de la légion d'honneur

Vice-président du Conseil de préfecture des Landes

Mort à Mont-de-Marsan le 10 Février 1878

Imp. nat. J. Renaud à Lyon

NOTICE
SUR
ÉDOUARD PERRIS

PAR E. MULSANT

Lue à la Société linnéenne de Lyon, le 11 mars 1878.

La plus belle de nos gloires entomologiques vient de s'éteindre :
Édouard Perris n'est plus !

Cette triste nouvelle ne sera pas seulement un deuil pour la science ;
elle affligera tous ceux qui ont eu des rapports avec cet aimable savant.

Lié avec lui, depuis 1838, d'une affection dont il n'avait cessé de res-
serrer les liens, je ne saurais le laisser disparaître sans lui donner une
dernière preuve de mon attachement, sans essayer d'esquisser sa belle et
glorieuse vie.

Édouard Perris était né à Pau, le 14 juin 1808. Après ses études faites
au collège d'Aire, dirigé par des prêtres, et d'où sont sortis plusieurs
hommes plus ou moins célèbres¹, il fut, jeune encore, nommé directeur
du collège de Saint-Palais.

Déjà il s'était épris des charmes de l'histoire naturelle ; il était poussé
dans ses recherches par la passion qui le portait vers cette étude at-
trayante ; mais il n'avait point encore de guide, et marchait en tâtonnant
sur cette route où il devait plus tard s'illustrer.

Bientôt il fut attaché, en qualité de secrétaire, à la sous-préfecture de
Dax ; il s'y fit remarquer par son intelligence et son aptitude pour les tra-
vaux administratifs.

Le préfet des Landes, appréciant les services qu'il pouvait rendre dans

¹ MM. Victor Lefranc, ancien ministre de l'instruction publique ; Pascal Duprat, député de
Paris, etc.

un poste plus rapproché de sa personne, lui fit donner une place dans ses bureaux, où il ne tarda pas à devenir chef de division. Mais en remplissant les devoirs de son emploi avec une intelligence et un zèle qui justifiaient l'avancement qu'il avait obtenu, il n'en était pas moins passionné pour l'histoire naturelle. « Mon bonheur, m'écrivait-il en 1839, serait de m'occuper de ces études attrayantes et de n'avoir rien autre à faire. L'atmosphère d'un muséum dans lequel j'aurais des attributions, me ferait vivre dix ans de plus. L'étude des mœurs des insectes constitue mes occupations les plus sérieuses ; l'annexe de mon cabinet de chef de division ressemble à une pharmacie, par le nombre de bocaux dans lesquels j'élève des larves. J'aime l'industrie de ces insectes, leurs ruses, leurs combats, les soins qu'ils prennent de leur postérité ; et, lorsque dans la campagne, l'espoir me vient de constater un fait, quatre heures de soleil, en rase lande, ne me font aucune impression. Je me livre avec une ardeur toujours croissante à la recherche des insectes, et, à votre intention, me disait-il je me suis prosterné devant un nombre infini de bouses de vaches et de crottes de toute espèce. »

Peu de temps après son arrivée à Mont-de-Marsan, il rechercha la connaissance de Léon Dufour, médecin et naturaliste, domicilié à Saint-Sever, ville distante de 16 kilomètres du chef-lieu des Landes ; il lui demanda quelques déterminations et quelques insectes ; leurs cœurs se furent bientôt entendus. Cette première entrevue fit naître entre eux des sentiments d'affection qui ont fait le charme de leur vie. Perris devint bientôt l'ami et quelquefois le collaborateur de celui qu'il se plaisait à nommer son maître.

Dufour, déjà célèbre dans la science, aimait à l'encourager et même à accoler à son nom celui de Perris, dans la production de travaux auxquels celui-ci n'avait peut-être pris aucune part. Le mémoire sur *les insectes hyménoptères* qui nichent dans les tiges sèches de la ronce¹ signé de leurs deux noms amis, appartient peut-être tout entier aux recherches du maître.

Aidé et encouragé par celui-ci, il s'occupa bientôt avec succès de la science qui les captivait, et devint habile dans l'étude des plantes, des coquilles et des insectes de tous les ordres, à l'exception des lépidoptères.

Perris ne se bornait pas à connaître les productions de la nature, il rêvait d'enrichir son pays d'une industrie séricicole ; et pour favoriser son

¹ *Annales de la Société entomologique de France*, t. III, 1840, p. 1-33, in-8.

projet et le mettre en état de le réaliser, l'administration départementale l'envoya, en mai 1840, dans les bergeries de Senart, étudier les meilleurs procédés pour l'éducation des vers à soie.

Les jours passés dans la capitale lui fournirent l'occasion de faire la connaissance d'une partie des membres de la Société entomologique de France, à laquelle il appartenait depuis 1838, et qui avait déjà accueilli ses premiers essais.

A son retour, il fallut se mettre au courant d'une foule d'affaires administratives qui s'étaient accumulées durant son absence, entrer en connaissance avec un préfet nouveau, préparer le rapport au conseil général, s'occuper de l'éducation naissante des vers à soie, de la plantation des mûriers chargés de leur fournir des aliments, et des soins à donner à la magnanerie qu'il venait d'établir ; mais toutes ces occupations diverses ne pouvaient le détourner des études auxquelles il attachait tant de prix.

Pour allonger les jours et tâcher de pouvoir suffire à ses nombreuses occupations, il se levait de bonne heure et prolongeait assez tard les veillées.

Dufour aimait à partager avec lui ses plaisirs et ses joies. Ayant remarqué dans les allées d'un jardin des trous évidemment creusés par des hyménoptères fousseurs, il eut la curiosité de voir ce que révélaient les nids dont ces ouvertures accusaient l'existence. Armé d'une bêche, il soulève et retourne le terrain, et, dans ces nids, il trouva, ô surprise ! des monceaux de buprestes servant de pâture à une larve d'hyménoptère. Il continua ses recherches : le jardin était une véritable mine de buprestes ! *Agrilus bifasciatus*, *Agrilus pruni*, s'y trouvaient abondamment.

Le filon exploité, était dans la portion argileuse et quercicole du département ; Dufour pensa qu'en se transportant dans la portion sablonneuse et pinicole, habitée aussi par l'hyménoptère fousseur qui lui avait préparé de si belles captures, il trouverait aussi des espèces de buprestes différents : il suivit cette idée, en communiquant à Perris sa découverte, et il l'invita à se livrer à des recherches ; leurs investigations se portèrent sur les allées bien battues des jardins, et ils y trouvèrent une masse de buprestes, et à ceux du chêne étaient joints ceux qui vivent dans le pin¹.

Voilà donc un hyménoptère chargé d'être notre pourvoyeur de buprestes ;

¹ *Anelicheira*, 8-guttata. — *Anelicheira flavo-maculata*. — *Eurythyrea micans*. — *Ptilinus 9-maculatus*, *Phaenops tarda*. — *Chrysobothrys chryso stigma*. — *Agrilus binotatus*. *Agrilus pruni*. — *Agrilus bifasciatus*. — *Lampra rutilans*.

il pourrait en faire la monographie : ce *Cerceris* est un excellent dénicheur.

Ses diverses occupations n'empêchèrent pas à Perris de publier soit dans les *Annales de la Société entomologique*, soit dans celles des sciences naturelles, une foule de mémoires pleins d'intérêt et d'observations curieuses.

Au mois de juillet 1841, il se proposait d'aller revoir les richesses botaniques et entomologiques des Pyrénées, et il m'invitait à être de la partie. Si jamais j'ai gémi des chaînes qui m'empêchaient de prendre part à une si agréable excursion, c'est bien dans cette circonstance.

A ses occupations de chef de division à la préfecture, de secrétaire de la Société d'agriculture, de directeur de la pépinière départementale, vinrent s'ajouter la surveillance de l'éducation des vers à soie et de la filature des cocons qu'il avait organisée; ces charges lui firent produire deux rapports remarquables sur l'industrie séricicole.

Il eut aussi à donner des soins à une petite propriété qu'il venait d'acquérir, et dans laquelle il faisait faire des plantations de mûriers; aussi se plaignait-il de ne savoir de quel côté se tourner.

« Vous me demandez, m'écrivait-il, comment il se fait qu'avec des tiraillements en sens contraires, je trouve le moyen de faire de la science, c'est-à-dire des excursions, des études, des classements et des mémoires; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je suis toujours fou d'histoire naturelle, et que mon cabinet en offre la preuve indubitable. »

Perris venait de dépasser son septième lustre, et la science avait jusqu'alors si complètement passionné son esprit, qu'elle avait suffi à satisfaire toutes ses aspirations.

En 1845, une vie nouvelle allait s'ouvrir pour lui.

« Je viens, m'écrivait-il, d'ajouter à ma collection une espèce d'un genre très intéressant. Je trouve que la variété que j'ai choisie n'est pas des plus communes, et après avoir été un monomane de célibat, mon cœur et mes intérêts ont trouvé leur compte à mon entrée dans la grande confrérie; il me semble, puisqu'à trente-six ans il fallait faire une fin, que je ne pouvais la faire meilleure.

Il trouvait en effet, dans M^{lle} Clara de Lagarrigue, toutes les qualités désirables pour son bonheur.

La félicité de ce monde ne peut être sans mélange : Perris dut l'éprouver.

En quelques années, il vit successivement la magnanerie qu'il avait fait

construire, dévorée par un incendie, et l'industrie séricicole dont il voulait doter son pays, périr après quelques espérances flatteuses, sous l'influence d'un climat défavorable.

Au milieu de ces désastres auxquels il était très sensible, il lui survint quelques motifs de consolation. Son *Traité de la culture du mûrier, de l'enseignement des magnaneries et de l'éducation des vers à soie*, traité complet sur ces diverses matières, qui lui avait coûté quatre ou cinq hivers, fut couronné du prix Duplantier, d'une médaille d'or de la valeur de deux cents francs, et en 1847, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Les douceurs de la lune de miel ne lui faisaient pas désertier le drapeau de la science ; il s'y rattachait avec plus d'ardeur que jamais. « J'ai déjà éprouvé, m'écrivait-il, qu'elle offre une puissante consolation pour les chagrins domestiques ; je constate aussi qu'elle s'allie admirablement bien avec le bonheur, et qu'elle lui donne des charmes inconnus à tant d'autres. Les excursions sont plus agréables et plus fructueuses quand on est deux ; les travaux du cabinet sont moins fatigants, lorsqu'on peut en être distrait par la présence d'une femme qu'on aime, par les sourires et les premières gentilleses d'une petite fille de quatorze mois, qui déjà veut tout bousculer et qui raffole d'insectes et d'oiseaux. Je suis plus que jamais enfoncé dans la science, et les *Annales de la Société entomologique* vous l'apprendront, si mes œuvres sont jugées dignes de voir le jour. »

Les événements de 1848 ne tardèrent pas à survenir ; ils n'eurent aucune influence sur son dévouement à l'entomologie. « La république des lettres et le socialisme des plantes, me disait-il, sont les seuls auxquels je m'attache, et plus je m'aperçois que les hommes ne valent pas grand-chose, plus je me raccroche aux plantes et aux bêtes, aux bêtes surtout, si dociles à leur instinct, si fidèles à leur destinée.

« Les gouvernements changent, mes occupations se multiplient ; mes goûts ne se modifient pas ; je ne me suis jamais tant occupé de science que cette année et je me trouve parfaitement bien d'échapper aux agitations dont les événements politiques semblent avoir fait une nécessité à la plupart des hommes. »

J'admire comme mes pensées se rencontraient avec les sentiments de Perris. A cette époque de révolution, j'oubliais de même tout ce qui se passait autour de nous, pour élaborer la *Monographie des Coccinellides*, qui m'a occupé pendant trois ans.

Dans ces années d'inter règne, Perris travaillait à ses insectes du pini

maritime ; il se délassait dans ses correspondances. « J'aurais bien mauvaise grâce, m'écrivait-il, à paraître oublier, en pleine république, les sentiments de fraternité qui unissent les naturalistes en général, et que je professe pour vous en particulier. Je n'ai jamais autant apprécié les charmes, les douceurs de la science et le bonheur de l'isolement, et c'est avec une véritable avidité que je savoure tous ces avantages. Le souvenir de mes correspondants vient souvent me trouver au milieu de mes travaux, et pour vous prouver que je ne vous oublie pas, je vous adresse la relation d'un voyage que j'ai entrepris l'an dernier à travers nos grandes Landes. »

Nos amis de Lyon, MM. Jordan, Foudras, Rey et d'autres de diverses localités recevaient aussi de ses nouvelles.

Son mémoire sur les *Cionus*, dans lequel il avait suivi la nature avec cet esprit d'observation qui lui était particulier, lui avait valu des félicitations venues de tous côtés, et lui faisaient oublier les agitations qui troublaient la société dans un monde auquel il ne prenait point de part. Il profitait de la solitude dans laquelle il s'était réfugié pour poursuivre son travail remarquable sur les insectes du pin maritime.

« En attendant, je vous expédie, comme pendant de mon mémoire sur les *Cionus*, une notice sur les *Phytonomus* et *Phytobius*. J'y joins sur les métamorphoses des *Agrilus*, un petit travail qui n'a quelque importance qu'au point de vue du litige à vider entre MM. Dufour et Gourreau. »

Quelque temps après, il m'écrivait : « Je vous suis bien reconnaissant des témoignages d'affection et d'intérêt que vous m'avez donnés à l'occasion de ma lettre sur les grandes Landes ; il me suffisait qu'elle vous fût adressée, qu'elle fût envers vous un témoignage de mon estime et de mon affection, pour que j'en désirasse l'impression. »

Erichson, dans les Archives d'histoire naturelle commencées par Wiegmann, avait cherché dans des larves d'insectes les éléments d'une classification de ces petits animaux. Perris poursuivait les mêmes idées, disant qu'il convenait de tenir compte des particularités que présentent les larves. « J'attache même, ajoutait-il, une certaine importance à ce dernier point. »

A propos de cet ouvrage, il me demandait si mon opinion s'accordait avec la sienne sur la question : que les insectes, guidés par un instinct admirable, n'attaquaient guère que les arbres malades ; mais quand on les laisse se multiplier, ils se jettent parfois sur les arbres voisins qui sont sains.

Mon opinion se trouvant identique à la sienne, je lui citais le fait suivant : J'avais planté à ma campagne, depuis dix ans, une avenue de tilleuls.

Un jour, je remarquai l'un de ceux-ci dont les feuilles jaunies annonçaient un état maladif. En regardant son pied, à une certaine distance, j'aperçus son écorce criblée de petits corps noirâtres que je prenais pour des plombs ; en m'approchant de plus près, je reconnus l'extrémité du corps des *Bostrichus dispar* ♀, bouchant l'ouverture des trous dans lesquels ces insectes s'étaient développés ; je n'hésitai pas à prendre le parti nécessaire : je fis arracher et brûler l'arbre ; les autres tilleuls, que j'aurais peut-être craint de voir atteints par ce redoutable ennemi, furent sauvés. L'arbre malade contenait près d'un millier de ce coléoptère corticole.

Les travaux de Perris étaient déjà connus de tous les entomologistes, et cependant telle était sa modestie, qu'il s'étonnait que nos sociétés Linnéenne et d'Agriculture de Lyon et la société de l'Oberland, présidée par M. Apetz, l'eussent admis au nombre de leurs membres correspondants.

En 1850, Perris acquérait de nouveaux droits à notre admiration, en publiant son travail sur le *Siège de l'odorat chez les articulés*. Les opinions sur ce sujet étaient très diversifiées.

Cet habile observateur avait pris la nature sur le fait ; il avait vu le *Cynips auratus* cherchant à pondre ses œufs dans les galles où se cachent les larves du *Diplolepis pallidus*, OLIVIER ; il avait vu la femelle de ce cynips baisser son oviducte et le plonger dans la substance molle de la galle, à l'endroit même où ses antennes vibratiles s'étaient arrêtées, et il s'était fait ce raisonnement : il y a ici une larve de celles que je cherche ; elle est à une telle profondeur ; je vais essayer de l'atteindre. Après avoir vu l'usage que les cynips faisaient de leurs antennes, il en concluait que l'organe de l'odorat réside, du moins chez eux, dans les antennes.

Avec quel charme il nous raconte les manœuvres de la *Rhyssa manifestatoria* (*Ichneumon manifestator*, LINNÉ) cherchant à déposer ses œufs dans la larve d'un *Clytus*, caché dans du bois de chêne¹ !

Qui de nous n'a pas vu dans les bois de sapins, ou, à Lyon, dans nos entrepôts de bois, sur les troncs de ces arbres arrivés du Bugey, l'*Ichneumon persuasorius* se livrer aux mêmes soins, pour atteindre, sous les couches ligneuses qui les cachent, les larves du *Sirex gigas* ?

Perris s'est livré à diverses expériences pour faire passer sa conviction dans l'esprit des autres, et celles-là doivent avoir convaincu les plus incrédules, que les antennes et souvent les palpes, par leur dernier article, sont sensibles aux odeurs.

¹ *Les Oiseaux et les Insectes*, p. 87.

L. Dufour, dans un mémoire sur *l'Organe de l'odorat et de l'ouïe chez les insectes*⁴, a étayé la manière de voir de Perris par des faits anatomiques et des considérations physiologiques.

Il y a tant de charmes dans la correspondance de ce savant que je préfère souvent, pour le faire mieux connaître, citer des passages de ses lettres, dans lesquelles il exprime avec tant de sensibilité son dévouement à la science et son affection pour ses amis.

En 1852, M. Léon Dufour, notre ami commun, passant par Lyon pour aller à Marseille, me fit l'honneur de venir me voir. Au dîner qu'il voulut bien accepter avec son beau-frère le général d'Abadie d'Aydren, le souvenir de Perris, de ses travaux et de son amabilité firent les frais d'une partie de la conversation.

« MM. Aubé et Laboulbène, m'écrivait-il en 1853, m'ont fait l'amitié de venir ici, passer quelques jours, partagés entre Dufour et moi; je les ai entraînés dans les grandes Landes, et comme cette troisième excursion offre de l'intérêt, je vous demande déjà la permission de vous en envoyer la relation.

« Durant les deux semaines, malheureusement trop courtes, passées avec ces messieurs, ma gaieté ordinaire était dans un état permanent d'explosion.

« J'étais cette année en veine de bonne fortune. Un mois après la visite d'Aubé, j'ai reçu celle de MM. Fairmaire et Signoret, qui m'ont procuré de bien heureux instants.

« Il était écrit que je me livrerais, cette année, à toutes sortes d'excès scientifiques. Ma femme était allée aux eaux des Pyrénées, à Cauterets; la fantaisie m'a pris d'aller la rejoindre, et je me suis donné une douzaine de jours d'ébattements à travers les sapinières, et les pacages alpins que je n'avais pas revus depuis dix ans.

« Depuis ma dernière lettre, m'écrivait-il, j'ai fait avec mon ami, M. L. Dufour, un voyage scientifique dans le centre de l'Espagne, au mois de juin 1854; nous avons exploré pour la botanique et l'entomologie les environs de Madrid, d'Aranjuez, de l'Escorial, de la Granja, et une partie des montagnes de la Guadarrama. L'Espagne est le paradis des naturalistes; j'y ai trouvé des jouissances qui m'étaient inconnues, grâce, il faut le dire, au bon accueil que nous avons reçu de MM. Graells, Perez et Villanova.

« Cette année (1855), au mois de juillet, j'ai fait avec M. Dufour une

⁴ *Annales des sciences naturelles (zoologie)*, t. IV, 1830, p. 179-184, in-8.

nouvelle exploration à la Teste et dans les dunes. Le succès n'a pas été remarquable ; mais pourtant nous ne sommes pas revenus les mains vides. »

Ces divers voyages n'empêchaient pas l'apparition de différents mémoires insérés dans les *Annales de la Société entomologique de France*, dans les *Mémoires de la Société des sciences de Liège*, et dans ceux de l'Académie de Lyon.

Le 5 mai 1857, il me conviait à me rendre au congrès scientifique qui devait se tenir à Montpellier le 8 juin, pour avoir l'occasion de faire ma connaissance. MM. Arias, Perroud et Levrat purent seuls lui porter mes témoignages d'affection. Il était obligé, de son côté, de reprendre le chemin de Mont-de-Marsan. « Je vais m'éloigner de Montpellier, m'écrivait-il, avec un véritable chagrin et le cœur d'autant plus oppressé que je ne sais plus quand je pourrai aller passer quelques moments avec vous. Espérons pourtant qu'un jour viendra où je pourrai me trouver avec vous à Paris, ou faire le voyage de Lyon.

« Je vous ai dit qu'en 1855, lorsque j'étais à Paris, M. Signoret fit sur moi le premier essai de sa photographie. Je vous envoie une de ces épreuves ; elle est très imparfaite et de plus elle me vieillit un peu ; mais enfin la ressemblance y est, et je crois que M. Perroud m'y reconnaîtra. »

Le 20 septembre 1857, il partit pour sa campagne avec toute sa famille et y passa deux mois et demi, s'y livrant à tous les charmes de l'agriviti-arbori-flori-maçoni-amici-culture ; il trouva à son retour, l'opuscule sur les longipèdes qui lui était dédié. « L'amitié dont vous m'honorez, m'écrivait-il, et dont je crois être digne, m'élève à mes propres yeux et m'ennoblit aux yeux des autres ; or, comme je sais que noblesse oblige, je consacrerai tous mes efforts à empêcher qu'on ne vous donne un démenti. »

Perris venait d'avoir, en 1858, sa retraite comme chef de division, et il recevait le titre de conseiller de préfecture, dont le traitement se cumulait avec sa pension, et lui assurait plus d'indépendance et plus de loisirs, dont il espérait tirer tout le parti possible au profit de la science. « Depuis cinq mois, ajoutait-il, je suis maltraité par l'oïdium, qui, en réduisant mes revenus, m'a forcé à de grands sacrifices pour modifier l'économie de ma propriété et pour aider mes colons ; mais si l'année prochaine les vendanges donnent quelque chose, je ne laisserai pas passer l'année sans vous aller serrer la main. »

En 1860, j'eus pour la seconde fois la visite de M. Dufour. A son re-

tour, il fit part à Perris de ses chasses alpestres et surtout du plaisir que nous avons eu à nous entretenir de lui.

Je comptais être dédommagé l'année suivante par sa visite ; « mais l'homme propose, dit-on, et Dieu dispose ; c'est bien quelquefois le diable ; mais le proverbe met tout sur le compte du bon Dieu. Quoi qu'il en soit, ce proverbe s'est vérifié pour moi cette année, à mon très grand déplaisir. Nommé comme à l'ordinaire membre du jury du concours régional de Toulouse, je m'étais promis de profiter de l'occasion pour faire une pointe sur Lyon et échanger avec vous une affectueuse accolade. Je me voyais sur le point d'exécuter ce projet qui me souriait, lorsque le gouvernement a jugé à propos de donner de l'avancement à notre préfet, et de nous en envoyer un autre. Il nous est arrivé au courant d'avril, c'est-à-dire peu de jours avant d'entreprendre la tournée du conseil de révision, et comme je connais le département, et que j'y ai de nombreuses relations, il a désiré que je l'accompagne ; impossible dès lors d'aller vous voir. J'ai reçu ensuite, coup sur coup, la visite de M. Gougelet, de M. Thibesart, de MM. Aubé et Grenier et d'un Prussien, M. Fuchs, puis, plus tard, de M. de Bruck, et il m'est impossible de m'absenter dans les mois suivants. »

En 1862, il comptait aller au concours régional de Montauban, pour lequel il était nommé membre du jury, et venir ensuite à Lyon ; « mais voilà, disait-il, qu'on a devancé l'époque de la tournée de la révision, et me voilà encore accroché. »

Je venais de lui envoyer mes *Souvenirs d'un voyage en Allemagne*. « Cette lecture, m'écrivait-il, m'a causé à la fois plaisir et chagrin. Certes je n'ai pas un cœur accessible à la jalousie ; mais en vous voyant explorer ces villes de la Germanie, admirer ses musées et ses bibliothèques, serrer la main, recevoir l'hospitalité, jouir de la société et de l'entretien de tant de savants pour lesquels j'ai, sans les connaître, de vives sympathies, j'ai envié votre bonheur et celui de M. Perroud, et j'ai amèrement déploré et regretté que mes devoirs, ma position de fortune, et par-dessus tout mon éloignement de vous, m'aient privé du bonheur d'être en tiers de votre délicieuse excursion.

« Pendant que vous exécutiez votre heureux voyage, j'étais, au milieu de mes champs et de mes vignes, venu me dédommager de mes assujettissements de la ville et savourer en famille, dans un pays où je compte suffisamment d'amis, et au centre d'un paysage splendide, cette vie de campagne pour laquelle j'ai tant de goût ; les visites faites et reçues, l'agri-

culture et les vendanges, les chasses de toutes sortes se partagent mon temps, et tous ces plaisirs sont doublés par la liberté et le sans-*façon* dont je jouis. »

Cette existence heureuse dont il s'enivrait dans sa propriété, fut bientôt troublée. « Un incendie affreux, m'écrivait-il en 1863, a dévoré, au mois de juillet dernier, la plus grande partie de mes bâtiments ruraux, par bonheur assurés ; et après les chagrins qui ont été bien vifs sont venus les tracas. J'ai passé ma vie avec les maçons, les charpentiers, les menuisiers. J'ai dû renoncer au plaisir de passer avec les miens, à la campagne, le temps des vendanges, et il m'a fallu accepter l'hospitalité d'un ami qui demeure à 3 kilomètres de mon chantier.

Ces malheurs domestiques rendaient plus vifs en moi le désir de connaître cet excellent ami, de lui dire combien j'avais souffert de ses peines.

Enfin, en 1865, dans un voyage à Paris, fait principalement avec l'espoir de l'y rencontrer, j'eus le plaisir de le voir chez M. Grenier, chez lequel il était logé, je ne saurais dire tout le plaisir que j'éprouvai en lui serrant la main. Je le trouvai à peu près tel que je me l'étais figuré, avec cette figure intelligente et cet air de bonté qui faisait le fond de son caractère. Dans ces jours de réunions à la Sorbonne, pendant lesquels mon temps était pris un peu de tous côtés, je ne pus le voir aussi souvent que je l'aurais désiré, mais assez pour juger combien il méritait l'affection que je lui avais vouée, et pour sentir que ce sentiment s'était encore développé dans mon cœur ; mais les jours étaient comptés : il fallut nous faire nos adieux le mardi 25 avril.

Je me suis si longuement étendu sur la vie de Perris que je ne mentionnerai plus que deux de ses principaux travaux.

Celui qui a rapport aux oiseaux et aux insectes¹ est sans doute le plus à la portée des gens du monde, et celui dans lequel il déploie toutes les connaissances du naturaliste.

Il combat l'opinion généralement admise que les oiseaux sont d'une très grande utilité à l'agriculture en faisant la chasse aux insectes nuisibles. Sans doute ils ont dans la nature un rôle utile à remplir ; mais on s'est exagéré les services qu'ils nous rendent, en voulant leur accorder une protection particulière. Perris, en examinant chaque tribu d'insectes, montre combien peu d'oiseaux sont réellement protecteurs de nos récoltes.

¹ *Les oiseaux et les insectes*, Mont-de-Marsan. — Brochure in-8, de 62 pages.

On se plaint, à la campagne, de la diminution des petits oiseaux, sans en rechercher les causes.

Celles-ci sont : 1° la multiplication des maisons de campagne, et, par suite, celle des chats, ennemis acharnés des oiseaux¹ ; 2° la destruction des bois dans les lieux où l'on élève ces maisons ; 3° la destruction des nids et des œufs des oiseaux par les enfants.

On n'a pas d'ailleurs assez étudié les lois établies par la Providence pour veiller aux intérêts de l'homme.

Les petits oiseaux qui animent nos bois et nos champs, durant la belle saison, nous quittent aux approches de l'hiver, pour aller, sous un ciel plus doux, chercher une nourriture devenue difficile à trouver ; mais au moment où la nature se réveille chez nous, où éclosent une foule de larves d'insectes, ils reviennent pour nous délivrer d'une partie de ceux de ces petits animaux qui pourraient nous nuire. Beaucoup de ces êtres emdumés sont chargés de décimer ces populations capables de nous causer des dommages. La plupart des becs-fins sont insectivores ; les chenilles et beaucoup d'hexapodes n'ont pas avec eux une existence bien assurée. Mais quand l'été arrive, que la plupart des larves ont passé à l'état de nymphe, et que les insectes sont devenus plus rares, la majeure partie de ces oiseaux deviennent granivores. Le moineau se jette sur nos moissons ; les chardonnerets épluchent les graines de chardons, et visitent nos chenevières ; les fauvettes recherchent les baies de sureau ou autres analogues.

Les mésanges, race peu sociable, nous rendent quelques services avant de nous quitter ; celle à tête noire se cramponne sur les bourses construites par la chrysothèque, ou par la pytiocampe du pin, lacère avec son bec les enveloppes de soie sous lesquelles se cachent les petites chenilles qui sommeillaient sous cette tente, et en fait un carnage affreux ; quelquefois elle fend le crâne des petits oiseaux faibles ou maladifs pour se nourrir de leur cervelle².

Les grimpeaux, les sitelles, les pics, qui nous sont si utiles, en cher-

¹ J'ai plusieurs fois fait tuer, à la campagne, des chats surpris en flagrant délit de manger des petits oiseaux. L'un d'eux venait de se régaler d'une nichée de merles assez gros pour être prêts à s'envoler.

Peu de petits oiseaux peuvent résister à leurs griffes. Un de mes amis avait un jour dans son jardin un nid de pies-grièches : le chat épiait le moment où les parents s'absentaient ; il vit un jour l'occasion favorable et il se mit à grimper sur l'arbre ; heureusement pour les pauvres petits, la mère aperçut le maraudeur ; elle vole sur le cou de cet ennemi, et le mord si cruellement qu'elle le force à redescendre et à renoncer aux objets de ses convoitises.

² J'avais autrefois une centaine de chardonnerets, pinsons ou autres petits oiseaux dans un appartement que des pieds de sapins, fixés debout, avaient transformé en une espèce

chant les insectes dans les fissures des troncs ou sous les écorces, ont une chair si maigre qu'ils sont épargnés par les chasseurs.

Aucun oiseau ne s'attaque aux bostriches ou aux scolytes cachés dans les écorces, et qui sont souvent le fléau de nos arbres. Mais la Providence emploie contre eux d'autres insectes qui leur font une guerre acharnée, ou elle charge les éléments de les décimer.

Là bonté de Dieu se sert, contre les larves de hannetons ou autres insectes d'une vie souterraine, principalement des musaraignes et des taupes, et l'on ne saurait dire combien celles-ci sont utiles.

En novembre 1840, la Saône inonda pendant trois semaines les prés qui la bordent. Les vers blancs, avertis déjà par l'approche des froids, avaient eu le temps de s'enfoncer profondément dans le sol, et ils furent préservés. Les taupes, au contraire, furent presque toutes noyées. L'année suivante, les prés qui donnaient vingt chars de foin, furent réduits à en fournir trois ou quatre.

Quand les insectes se multiplient à l'excès, la Providence appelle au secours de nos récoltes l'intempérie des saisons, la sécheresse, les gelées ou les insectes parasites. Souvent elle sait tirer un bien de l'excès du mal.

Il y a quelques années, les chenilles de la chrysothèque se montrèrent si nombreuses dans les champs et les bois d'une partie de la Bourgogne, qu'elles eurent dévoré toutes les feuilles avant d'avoir le développement nécessaire pour parvenir à l'état de nymphe. L'année suivante, le pays se trouva, par là, délivré de ce fléau.

En 1840, dans les environs de Lyon, les mêmes chenilles-étaient si multipliées qu'on prévoyait le dépouillement prochain de tous nos arbres; il survint une pluie froide, après des chaleurs assez fortes, et le lendemain, c'était plaisir ou pitié de voir toutes ces chenilles atteintes de dysenterie et pendre mourantes sur le tronc des arbres.

Il y a cinq ou six ans, dans les montagnes du Beaujolais, les fausses chenilles du *Lophyrus pini*, ordinairement rares, se montrèrent en nombre considérable sur nos pins (*Pinus sylvestris*). L'année suivante, elles furent tellement multipliées que presque chaque feuille de ces arbres portait une de ces rongeurs; elles disparurent ensuite complètement. Leur disparition provenait-elle d'une nourriture incomplète ou de l'abondance de ces hyménoptères myrmidonniens, dont M. Forster possède plus

de bois. Pendant un petit voyage que je fis, les domestiques oublièrent de donner à manger à ces oiseaux, parmi lesquels se trouvaient deux ou trois mésanges; celles-ci ouvrirent le crâne de plusieurs chardonnerets pour se nourrir de leur cervelle.

de deux mille espèces, et qui, malgré leur petitesse, servent souvent à restreindre les populations des insectes qui nous nuisent; je n'étais pas sur les lieux; je ne puis décider la question.

La Providence n'est pas seulement protectrice de nos intérêts, en suscitant des ennemis aux insectes qui nous nuisent; elle pousse sa bonté pour l'homme, en accordant à certains oiseaux destinés à nous servir de nourriture, la faculté d'avoir plusieurs pontes, et une fécondité qui nous invite à leur faire la chasse, telles sont les cailles et les alouettes.

Les premières, en partant pour l'Afrique, s'arrêtent sur les côtes de la Sicile en quantités si nombreuses que certains habitants se créent, en leur faisant la chasse, un revenu de plus de dix mille francs.

Quant aux alouettes, dont on prend chaque année des milliers ou des millions, elles seraient pour nous un fléau si on les laissait trop se multiplier; elles se jetteraient en grand nombre sur nos terres nouvellement ensemencées et enlèveraient des grains non recouverts, mais qui, sans ces oiseaux, germèrent sans peine. Aussi, dans certaines parties du Midi, des conseils généraux ont-ils demandé qu'il fût permis de faire la chasse aux alouettes, même pendant l'été.

M. le Dr Turrel, de Toulon, dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation*, publia une critique du mémoire de M. Perris sur les oiseaux et les insectes. Notre ami, dans les *Annales de la Société d'agriculture des Landes*, y répondit d'une manière fort courtoise, mais dans laquelle il ne laissait à son controversiste rien à répliquer. « Ma réponse, m'écrivait-il n'est pas difficile, mais je veux qu'elle soit assez sérieuse pour corroborer ma thèse et lui donner plus de crédit. On a, disait-il, beaucoup écrit en faveur des oiseaux; mais on n'a guère fait que des romans, de la fantaisie, de l'imagination, parce que de tous ceux qui en ont ainsi parlé, bien peu connaissent les oiseaux, et pas un ne connaît les insectes. »

Les sciences et les arts ont besoin de la paix pour se développer, et les jours de deuil pendant lesquels notre patrie était envahie par l'étranger n'étaient guère propres aux travaux scientifiques. « Dans l'état où se trouve notre pays, m'écrivait-il, on ne peut espérer le bonheur relatif que dans l'accomplissement du devoir, ou dans l'étude de la science, ce qui est l'apanage du plus petit nombre.

« Mes relations ont beaucoup souffert des événements; plusieurs de mes correspondants sont tellement affairés ou ahuris, qu'on ne peut presque rien en tirer.

« Je suis devenu assez indifférent, parce que le temps devient de plus en plus précieux ; mais il est des épanchements d'amitié et de ces communications scientifiques que l'on tient toujours à conserver, et dans l'état où sont les esprits, cela n'est pas aussi facile qu'autrefois.

« Aussi la moindre manifestation de sympathie me cause un vif plaisir ; ainsi j'ai reçu, ces jours derniers, une carte de ce bon M. Peroud, à laquelle je me suis hâté de répondre, et vous ne sauriez croire combien j'ai été sensible à cette preuve de souvenir. »

Malgré les embarras de la situation, Perris n'en continuait pas moins ses travaux.

Il publiait ses *Promenades entomologiques*, dans lesquelles il décrivait une foule d'insectes nouveaux trouvés par lui, ou reçus de divers amis, surtout de M. Revelière.

« J'ai toujours, m'écrivait-il, mon grand travail sur les larves ; il a marché lentement parce que je tenais à ce qu'il fût sérieusement fait ; mais pourtant il touche à sa fin quant au texte, et le croquis de toutes les planches est fait. Malheureusement, il faut que les figures soient mises au net, et cela m'effraye un peu avec ma vue de presbyte. »

En 1874, la société Entomologique de France, pour lui donner le plus grand témoignage de l'admiration que faisaient naître ses beaux travaux, l'inscrivait au nombre de ses membres honoraires, aux applaudissements de tous les naturalistes.

« Ce qui me rend plus sensible, m'écrivait-il, la distinction dont je viens d'être l'objet, c'est l'adhésion qu'elle rencontre de la part de ceux que j'affectionne et que j'estime ; et depuis la mort du vieux maître et ami que je pleurerai toujours, vous êtes, croyez-le bien, à la tête de ceux-là. N'êtes-vous pas mon plus ancien correspondant ? n'êtes-vous pas celui de qui j'ai reçu le plus d'encouragements, encouragements d'affection et de générosité de toutes sortes, et par-dessus tout le bon exemple. »

En 1875 sa santé, jusqu'alors assez solide, commença à lui inspirer des craintes. « Le travail dont je vous ai parlé, m'écrivait-il, a été arrêté par diverses circonstances, en tête desquelles il faut mettre une besogne administrative considérable, la brièveté des jours et deux absences.

« Voici maintenant le tour d'une double indisposition, dont l'intensité me fait craindre la durée. Plus tard, un exécration lombago, après m'avoir cloué au lit, m'avait réduit à un douloureux état de siège. Le témoignage de votre bon souvenir ne me permet pas de différer de vous en

remercier, et, faisant violence à mes lombes endoloris, je vais profiter de l'occasion pour réaliser mon projet.

« Je suis à même de livrer à l'imprimeur mon travail sur les larves des coléoptères. Vous serait-il possible d'en provoquer, par votre société Linnéenne, la publication en bloc, ou du moins en deux ou trois fractions ? Je crois, sans vanité, que ce travail pourra faire honneur à vos Annales, car j'en fais plus de cas que de mes insectes du pin, l'expérience acquise m'ayant permis de mieux faire. »

L'impression de ce travail, malgré mes soins, n'avancait pas selon mes désirs, et le graveur, tombé malade pendant plusieurs mois, retardait la publication des planches. Le temps pressait ; l'état de Perris s'était sensiblement aggravé. « Mon existence, m'écrivait-il en décembre 1877, n'a pas été précisément compromise, mais j'ai été aux prises avec de cruelles douleurs, compliquées d'une inappétence absolue, qui me laissent une faiblesse telle que j'ai bien de la peine à vous écrire. »

En janvier 1878, le texte de ses larves de coléoptères était tout imprimé ; il corrigeait les épreuves des dernières planches, et il allait enfin voir la fin du travail qui couronnait si dignement sa vie. Dans cet ouvrage, chef-d'œuvre de patience et d'observation, et rempli d'aperçus fins et ingénieux, il a non-seulement décrit les larves avec une exactitude rigoureuse, mais il a dressé des tableaux synoptiques destinés à permettre de reconnaître, entre elles, celles des insectes d'une même famille.

Son livre sera bientôt recherché par tous les naturalistes, et sera sous peu l'ornement de toutes les bibliothèques entomologiques ; il perpétuera, dans l'avenir, le nom de Perris, et le fera aimer de tous ceux qui ne l'ont pas connu. Ce pauvre ami entrevoyait peut-être déjà la gloire qui lui était promise. Mais la maladie faisait de rapides progrès.

Perris avait toujours admiré et adoré Dieu dans ses œuvres, et ses écrits, en montrant les soins de la Providence, avaient été une sorte d'hymne à la divinité. Avant de franchir la dernière étape de ce chemin périlleux qui s'appelle la vie, il a invoqué les secours de la religion ; il s'est confié à ses espérances. Il est mort en chrétien, dans la plénitude de ses facultés.

Le 2 janvier 1878, il fit sans doute un effort sur lui-même pour tracer les mots suivants : « La maladie me force à emprunter la main de l'ami Gobert pour vous annoncer le renvoi des planches avec leur explication. *A vous, tout de cœur.* »

Je ne saurais dire avec quelle douloureuse émotion je reçus ce dernier

adieu. Mon affliction devint plus vive en lisant les lignes suivantes ajoutées à son insu, par M. le D^r Gobert :

« Perris a une tumeur abdominale d'une nature squirreuse, qui, à peu près sans douleur, empoisonne le sang. »

Le docteur eut la bonté de me tenir au courant de l'état de mon ami. La mort, selon les prévisions du médecin, arrivait à grands pas. Il s'éteignit, entouré des siens et de quelques amis éplorés, le dimanche 10 février 1878 ¹.

Je perdais en lui mon plus ancien correspondant, et un ami dévoué, dont je pleurerai toujours la perte.

Il avait donné ses loupes à M. Abeille de Perrin, comme souvenir, et il laissait à M. le D^r Gobert sa collection ².

Il n'eut pas la douleur de voir mourir, un jour après lui, l'une de ses filles, jeune veuve de trente-deux ans laissant après elle un orphelin.

Le lundi 11 février, eurent lieu les funérailles de Perris, au milieu d'un grand concours, de l'élite de la population et des frères de la Doctrine chrétienne, avec leurs grands élèves.

M. Hippolyte Dive, au nom de la société d'Agriculture des Landes, prononça sur sa tombe un discours dans lequel il faisait ressortir admirablement les services rendus par Perris à la science, à l'administration et au pays ³.

Mais ce savant n'est pas mort tout entier; son souvenir vivra longtemps dans le cœur de ses amis ⁴, pour lesquels il était si bienveillant et si affectueux.

Son merveilleux talent d'observation, ses découvertes, son esprit de justice, son amour de la vérité et l'exactitude de ses descriptions, assurent à ses admirables écrits une durée qui résistera aux injures du temps : ils feront toujours le charme des entomologistes.

¹ Il n'a pas eu la satisfaction de savoir que la Société Entomologique de France lui avait accordé, pour ses *Larves de Coléoptères*, le prix Dollfus, de la valeur de 300 fr.

² Cette collection a été récemment acquise de la famille, par M. Valéry, Mayet pour le compte de la Société d'Agriculture de Montpellier. (V. *Bulletin de la Société Entomologique de France*, n° 12, p. 122, et *Petites Nouvelles*, 2^e vol., n° 201 (1878), p. 23.

³ *Journal des Landes*, 13 février 1878.

⁴ Je ne puis nommer ici tous ceux qu'il avait, à Paris et ailleurs, dans la crainte d'en oublier quelques-uns.

Perris était membre de la Société entomologique de France, depuis 1838.

Il appartenait, comme correspondant, aux Sociétés suivantes :

- 1840. Séricicole de France ;
- 1846. Linnéenne de Lyon ;
- 1848. D'Agriculture de Lyon ;
- 1851. De l'Oberland, à Altenburg ;
- 1851. Des Sciences de Lille ;
- 1852. Des Sciences de Liège ;
- 1856. Centrale de Paris ;
- 25 février 1874. Membre honoraire de la Société entomologique de France ;
- 1877. Membre de l'Institut des provinces.

Il avait été nommé :

- En 1858, conseiller de préfecture ;
- Le 14 novembre 1866, membre du bureau d'administration du lycée de Montauban ;
- Le 7 décembre 1866, membre du conseil de perfectionnement du même lycée ;
- Le 1^{er} août 1866, officier d'académie.

Il avait obtenu :

- Le 24 janvier 1862, une médaille d'argent, grand module, décernée par la société Linnéenne de Bordeaux ;
 - Le 23 avril 1863, une médaille d'argent pour ses travaux sur les insectes nuisibles du pin maritime ;
 - Le 22 février 1865, la grande médaille d'or pour ses travaux sur les insectes nuisibles à l'agriculture ;
 - 1847. La croix de la Légion d'honneur.
-

CATALOGUE DES PUBLICATIONS D'ÉD. PERRIS

1. Quelques mots sur la larve et le nid du *Buprestis manca*.
Actes de la Soc. Linn. de Bordeaux, t. X (1836), p. 303-307, in-8.
2. Mémoire sur la *Lonchoea parvicornis* (MEIGEN), et de la *Teremya laticornis* (MACQUART).
Ann. Soc. Entom. de France, t. VIII (1838), p. 29-37, in-8.
3. Notice sur une nouvelle espèce de *Syphonella* (MACQUART).
Ann. Soc. Entom. de France, t. VIII (1838), p. 39-46, in-8.
4. Notice sur quelques *Diptères* nouveaux.
Ann. Soc. Entom. de France, t. VIII (1838), p. 47-57, in-8.
5. Observations sur les insectes qui habitent les galles de l'*Ulex nanus* et du *Papaver dubium*.
Ann. Soc. Entom. de France, t. IX (1839), p. 89-98, in-8, pl. VI, fig. 1 à 22.
6. Observations sur les insectes qui vivent dans les galles de l'*Ortie dioïque*.
Ann. Soc. Entom. de France, t. IX (1840), p. 401-406, in-8, pl. XI, fig. 1 à 9.
7. Notes pour servir à l'histoire des *Crabronites*.
Ann. Soc. Entom. de France, t. IX (1840), p. 407-412, in-8, pl. XI. Seconde partie, fig. 1 à 5.
8. Notes pour servir à l'histoire des *Psychodes*, diptères de la famille des *Tipulaires*.
Ann. des Sc. natur., 2^e série (1840), t. XIII, p. 346-348, in-8.
9. Observations sur quelques larves xylophages (*Helops*, *Melandria*, *Platypus*, *Strangalia*, *Ctenophora*).
Ann. des Sc. natur., 2^e série, (1840), t. XIV, p. 81-96, in-8, pl. III, fig. 1 à 37.

10. Notes sur les métamorphoses des *Tachyporus cellaris* et des *Tachinus humeralis*, pour servir à l'histoire des *Brachélytres*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1846), t. IV, p. 331-337, in-8, pl. IX, n^o 3, fig. 1 à 9.

11. Note pour servir à l'histoire du *Megatoma serra* (LATR.), *dermestes serra* (FABRIC.). — *Antrhenus Viennensis* (HERBST).

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1846), t. V, p. 339-342, in-8, pl. IX n^o 4, fig. f, g, h, i.

12. Note pour servir à l'histoire des *Lygistopterus sanguineus* (DEJ.), (*Lycus sanguineus*) (FABR.). — *Dictyopterus sanguineus* (LATREIL).

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1846), t. IV, p. 343-346, in-8, pl. IX, n^o 3, fig. a, d, e.

13. Notes pour servir à l'histoire des *Trichopterix*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1846), t. IV, p. 343-346.

14. Notes pour servir à l'histoire de l'*Anaspis maculata* (FOUCR.), et du *Tillus unifasciatus* (FABRIC.).

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1847), t. V, p. 29-35, in-8, pl. I, n^o 12, fig. 1-11.

15. Notes sur les métamorphoses de la *Trichoura annulata* (MEIGEN) et de la *Scathopse punctata* (MEIGEN), pour servir à l'histoire des *Tipulaires*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1847), t. V, p. 37-39, in-8, pl. XI, n^o 3 et 4, fig. 1-17.

16. Notes complémentaires pour l'histoire du *Melasis flabellicornis* (FABRIC.).

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1847), t. V, p. 544-546, in-8, pl. IX n^o 2, fig. 1-3.

17. Observations sur la larve du *Clytus arietis*, de la *Saperda punctata* et de la *Grammoptera ruficornis*, pour servir à l'histoire des *Longicornes*.

Ann. Soc. Entom. de France, 3^e série (1847), t. V, p. 347-354, in-8, pl. IX n^o 2, fig. 1-13.

18. Notes pour servir à l'histoire des *Ceratopogon*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1847), t. V, p. 553-569, pl. IX, n^o, fig. 1-19.

19. Lettre sur une excursion dans les grandes Landes.

Mém. de l'Acad. de Lyon (1847), t. II, p. 401-418, in-8.

20. Histoire des métamorphoses de la *Donacia sagittariæ*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1848), t. VI, p. 43-48, in-8, pl. II, n^o 2 fig. 1-12.

21. Notes pour servir à l'histoire du *Lixus angustatus*.

Ann. Soc. Entom., 2^e série (1848), t. VI, p. 147-158, in-8, pl. VII, n^o 1, fig. a-d.

22. Notes pour servir à l'histoire des métamorphoses de diverses espèces de *Diptères*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1849), t. VII, p. 31-63, et 331-331, in-8, pl. IX, n^o 3, fig. 1-3; pl. IX, n^o 4, fig. 1-6; pl. IX, fig. 1-6.

23. Notice sur les habitudes et les métamorphoses de l'*Eumenes infundibuliformis* (OLIV.) (E. OLIVIERI, SAINT-FARGEAU).

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1849), p. 185-194, in-8, pl. VII, n^o 2, fig. 1-7.

24. Mémoire sur le siège de l'odorat chez les articulés.

Ann. Scien. nat., 3^e série (1850), t. XIV, p. 159-178.

25. Notes sur les mœurs du *Coniatus chrysochlora* (LUCAS) (curculionites); avec une note de M. Lucas.

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1850), p. 23-29, in-8.

26. Notes pour servir à l'histoire des *Cionus*.

Ann. Soc. Linn. de Lyon (1850), t. II, p. 291-302.

27. Mœurs et métamorphoses de l'*Apate capucina* (FABR.); de l'*Apate sexdentata* (OLIVIER); de l'*Apate sinuata* (FABR.) et de l'*Apate Dufourii* (LATREILLE).

Ann. Soc. Entom. de France, 2^e série (1850), p. 555-574, in-8, pl. XVI, n^o 3, fig. 1-14.

28. Histoire des métamorphoses de quelques *Diptères*.

Mém. de la Soc. de Lille (1850), p. 118-133, in-8, pl. I, fig. 1-24.

29. Notes pour servir à l'histoire des *Phytonomus* et des *Phytobius*.

Mém. de l'Acad. de Lyon (1857), p. 93-106, in-8.

30. Notes sur les métamorphoses de divers *Agrius*, pour servir à l'histoire des *Buprestides*.

Mém. de l'Acad. de Lyon (1831), t. I, p. 107-121, in-8, fig. 1-7.

31. Quelques mots sur les métamorphoses des Coléoptères mycétophages, le *Triphyllus punctatus*, *Diphyllus lunatus*, l'*Agathidium seminulum* et l'*Eucinetes meridionalis*.

Ann. Soc. Entom. de France (1851), p. 39-53, in-8, pl. II, n° 2 à 3; n° 2, fig. 9 n° 3, fig. 10-16; n° 4, fig. 17-25; n° 3, fig. 26-36.

32. Histoire des insectes du *Pin maritime*.

Ann. Soc. Entom. de France, 2° série (1852), p. 491-522; 3° série (1853), p. 555; 644; (1854), p. 83-160; — p. 593-646; (1856), p. 173-237; — p. 423-486; (1857) — p. 341-398; (1861), p. 173-243.

Diptères, t. X (1870), p. 135-232 et p. 321-366, pl. I, II, III, IV et V.

33. Seconde excursion dans les grandes Landes.

Ann. Soc. Linn. de Lyon (1852), p. 143-216, in-8.

34. Note additionnelle sur les habitudes et métamorphoses de l'*Eumenes infundibuliformis* (OLIVIER).

Ann. Soc. Entom. de France (1852), p. 537-539, in-8.

35. Histoire des métamorphoses du *Clambus enshamensis* (WESTWOOD); du *Cryptophagus dentatus* (HERBEST); du *Lotridius minutus* (LINNÉ); du *Corticaria pubescens* (ILLIGER); de l'*Orthoperus piceus* (STEPH.); du *Malachius æneus* (FABRIC.), et de la *Sapromyza quadripunctata* (FABR.).

Ann. Soc. Entom. de France (1852), p. 571-580, pl. XIV, n° 1, fig. 1-10; n° 2, fig. 11-13; n° 3, fig. 16-20; n° 4, fig. 21-23; n° 5, fig. 24-32, pl. XV; n° 1, fig. 1-8, n° 2, fig. 9-12.

36. Histoire des métamorphoses des *Blaps producta* et *fatidica*.

Ann. Soc. Entom. de France (1852), p. 603-612, pl. XV, n° 3, fig. 13-21.

37. Réunion en une seule espèce des *Chasmatopterus hirsutus* et *villosulus* (ILLIGER).

Ann. Soc. Entom. (1853), p. 273-284, in-8.

38. Description de sept coléoptères nouveaux, pris dans le département des Landes.

Ann. Soc. Entom. de France (1853), *Bull.*, p. 77-80, in-8.

39. Histoire des métamorphoses de divers insectes.

Mém. de la Soc. de Liège (1836), p. 233-280, in-8.

40. Des métamorphoses de la *Cochylis Hilarana* (HER-SCHAFF).

Ann. Soc. Entom. de France, 3^e série (1866), t. IV, p. 33, 88, in-8, pl. 1, fig. 5.

41. Nouvelle excursion dans les grandes Landes.

Ann. Soc. Linn. de Lyon (1857), t. IV, p. 83, 180, in-8.

42. Notes pour servir à l'histoire des mœurs des Apion.

Ann. Soc. Entom. de France (1863), 4^e série, t. II, p. 431-439, in-8.

43. Description de quelques espèces nouvelles de coléoptères.

Ann. Soc. Entom. de France, 4^e série, t. II, p. 273-303, in-8.

44. Notes diverses.

Ann. Soc. Entom. de France, 4^e série, t. IV, p. 304-310, in-8.

45. Description de nouvelles espèces de coléoptères. Rectifications et notes.

Ann. Soc. Entom. de France (1863), 4^e série, t. V, p. 305-312, in-8.

46. Description de quelques insectes nouveaux.

Ann. Soc. Entom. de France (1866), 4^e série, t. VI, p. 181-196, in-8.

47. Notes entomologiques.

Ann. Soc. Entom. de France (1869), p. 453-468, in-8.

48. Promenades entomologiques.

Ann. Soc. Entom. de France, 5^e série (1873), t. III, p. 61-96, in-8.

49. Résultats de quelques promenades entomologiques.

Ann. Soc. Entom. de France (1873), 5^e série, t. III, p. 249-252.

50. Les oiseaux et les insectes.

Mém. de la Soc. des Sc. de Liège, 2^e série, t. III (1873), p. 673-730, in-8.

51. A M. le Dr Turrel, réponse à la critique du Mémoire relatif aux oiseaux et aux insectes.

Ann. Soc. d'Agric. des Landes (30 juin 1875), in-8.

52. Larves de coléoptères.

Ann. de la Soc. Linn. de Lyon, t. XXII (1876-77), in-8.

53. Nouvelles promenades entomologiques.

Ann. Soc. Entom. de France (1876) 3^e t. VI, p. 177-244.

54. Rapport sur la proposition d'établir des primes pour la destruction de la Courtilière.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1839), 3^e trim., p. 6-13, in-8.

55. Observations présentées sur le Mémoire de M. Martin, relatif à la carie du froment.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1839), 3^e trim., p. 15-19.

56. Rapport sur une proposition tendant à l'établissement de primes pour semis et plantations de chênes.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1839), 3^e trim., p. 11-13.

57. Situation de l'industrie séricicole dans le département des Landes.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1840), p. 109-117.

58. Notes sur l'arachide et la pomme de terre de Rohan.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1840), p. 9-14, in-8.

59. Rapport sur les primes à décerner en 1842 pour l'éducation des vers à soie.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1841), p. 102-104, in-8.

60. Rapport sur les moyens proposés par le bureau de la Société pour encourager et propager la filature de la soie.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1841), p. 104-105, in-8.

61. Situation en 1848 de l'industrie séricicole dans le département des Landes.

Annales de la Soc. d'Agric. des Landes (1841), p. 111-162, in-8.

62. Les fourmis et les pucerons.

Même Recueil (1842), p. 63-67, in-8.

63. Rapport sur une proposition ayant pour objet la distribution gratuite d'une certaine quantité de mûriers.

Même Recueil (1842), p. 134-136, in-8.

64. Rapport sur une proposition tendant à faire allouer des subventions pour l'éducation des vers à soie.
Même Recueil (1842), p. 127, in-8.
65. Rapport sur une proposition pour la filature de la soie.
Même Recueil (1842), p. 138-140 in-8.
66. Rapport sur une proposition tendant à accorder une subvention pour le cardage de la filoselle.
Même Recueil (1842), p. 141, in-8.
67. Situation en 1842 de l'industrie séricicole dans le département des Landes.
Même Recueil (1842), p. 147-182, in-8.
68. Situation en 1843 de l'industrie séricicole dans le département des Landes.
Même Recueil (1843), p. 149-163, in-8.
69. Rapport sur la filature de la soie.
Même Recueil (1843), p. 165-168, in-8.
70. Réponse aux observations de M. Brisson relatives à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie.
Même Recueil (1844), p. 91-94, in-8.
71. Compte rendu de la vente des charrues.
Même Recueil (1844), p. 115-116, in-8.
72. Situation de l'industrie séricicole dans le département des Landes.
Même Recueil (1844), p. 144-167, in-8.
73. Rapport au nom d'une commission chargée de visiter les travaux exécutés par M. Vidallon pour l'assainissement et l'arrosage d'une prairie.
Même Recueil (1846), p. 35-40, in-8.
74. Traité de la culture du mûrier, de l'établissement des magnaneries et de l'éducation des vers à soie.
Mont-de-Marsan, 1846, in-8 de 470 p.

75. Notice nécrologique sur le marquis de Lyons.

Même Recueil (1869), p. 71-77, in-8.

76. Rapport sur le concours agricole tenu à Mont-de-Marsan le 24 juillet 1860.

Même Recueil (1868), p. 32-51, in-8.

77. Note sur le *Chouroc*, maladie qui attaque le seigle dans la Grande-Lande.

Même Recueil (1862), p. 18-21, in-8.

78. Note sur la conservation du froment dans des futailles.

Même Recueil (1862), p. 29-31, in-8.

79. Résumé de diverses expériences faites en 1861, pour apprécier le mérite de divers remèdes proposés contre l'oïdium.

Même Recueil (1862), p. 32-52, in-8.

80. Coup d'œil sur le concours agricole de Saint-Sever.

Même Recueil (1863), p. 16-22, in-8.

81. Encore un mot sur l'oïdium et sur les moyens de le combattre.

Même Recueil (1864), p. 154-179, in-8.

82. Quelques mots sur la chenille qui dévore les feuilles du Pin.

Même Recueil (1864), p. 177-186, in-8.

83. Sur les insectes nuisibles aux récoltes en 1865 et 1866.

Ann. de la Soc. d'Agriculture des Landes (1867), n° 63, p. 461-473, in-8.